



University of Pennsylvania
ScholarlyCommons

Departmental Papers (NELC)

Department of Near Eastern Languages and
Civilizations (NELC)

1998

Editorial

Dan Ben-Amos

University of Pennsylvania, dbamos@sas.upenn.edu

Follow this and additional works at: https://repository.upenn.edu/nelc_papers



Part of the [Jewish Studies Commons](#), and the [Near and Middle Eastern Studies Commons](#)

Recommended Citation

Ben-Amos, D. (1998). Editorial. *Cahiers de littérature orale*, 44 7-11. Retrieved from https://repository.upenn.edu/nelc_papers/77

This item is written entirely in French.

This paper is posted at ScholarlyCommons. https://repository.upenn.edu/nelc_papers/77
For more information, please contact repository@pobox.upenn.edu.

Editorial

Abstract

Nous remercions vivement notre ami, Dan Ben Amos, d'avoir accepté la responsabilité de ce numéro et d'avoir réuni tous les articles qui y figurent. Notre seule contribution à ce travail a consisté à réviser les traductions françaises.

Disciplines

Jewish Studies | Near and Middle Eastern Studies

Comments

This item is written entirely in French.

EDITORIAL

Nous remercions vivement notre ami, Dan Ben Amos, d'avoir accepté la responsabilité de ce numéro et d'avoir réuni tous les articles qui y figurent. Notre seule contribution à ce travail a consisté à réviser les traductions françaises.

Le comité de rédaction des CLO

Traditionnellement, le peuple juif a toujours porté un grand intérêt à sa littérature orale. La Bible hébraïque, une version des Ecritures, comporte des allusions à des circonstances où l'on contait, chantait, citait des devinettes et des proverbes, et un grand nombre de ses textes portent la marque distinctive d'une performance orale. Par la suite, les Apocryphes, les Pseudo-Epigraphes et la littérature juive hellénisée présentent des thèmes communs aux traditions orales juive et internationale. Plus tard encore, la littérature talmudique-midrashique, connue dans la culture comme «tradition orale» (*torah she-be-al-peh*) est imprégnée de textes oraux remaniés ou transcrits mot à mot, qui étaient récités et vraisemblablement même mémorisés dans les académies, et d'autres qui étaient racontés dans les synagogues, dans les familles et sur la place du marché. A cette époque, la littérature orale recueillie comprenait de nombreux textes dans les dialectes araméens anciennement parlés en Palestine et à Babylone. La diversité linguistique de la littérature orale juive augmenta avec la dispersion des Juifs parmi les nations, et depuis le Moyen Age des textes ont été préservés en judéo-arabe, judéo-persan, judéo-espagnol, yiddish et autres langues juives.

Sans doute d'autres littératures orales antérieures à la Bible hébraïque ont été recueillies ; certains peuples ont préservé par écrit la résonance de leurs performances orales mieux que les Juifs, et certaines cultures ont maintenu leurs qualités orales dans un état plus authentique. Mais la conjonction d'une longue durée historique, de la diversité linguistique, de la dispersion géographique, et, en dépit de tout cela, du maintien d'une identité ethnique, confère au folklore juif un caractère unique qui le distingue des littératures orales du reste du monde.

Il est évident que les articles publiés dans ce numéro ne peuvent embrasser la dynamique complexe, à la fois historique, linguistique, littéraire et ethnique, inhérente à cette tradition, et qu'ils ne représentent pas le vaste champ de théories et de méthodes que la recherche moderne a appliquées au

folklore juif. Inévitablement sélectifs et limités, ces articles explorent seulement quelques problèmes-clefs de la recherche. Un des premiers de ces problèmes est la relation Oral/Ecrit. Galit Hasan-Rokem va à la recherche de la voix féminine dans la littérature talmudique-midrashique dominée par le pouvoir viril. Elle démontre que dans *Lamentations Rabbah*, les rabbins ont introduit des personnages féminins qui sont des figures maternelles, mais dont chacune représente une inversion de la maternité. Miriam, la seule martyre féminine dans la littérature talmudique-midrashique, n'est pas une mère nourricière, mais sacrificatrice et même, en termes plus durs, meurtrière, qui laisse ses enfants mourir pour un idéal religieux rabbinique. La figure de Rachel présente une inversion différente. Dans le monde symbolique des rabbins, elle est la mère biblique devenue l'archétype de la femme qui se répand en lamentations. Elle pleure pour la nation entière des Enfants d'Israël, ses enfants métaphoriques. Cependant, des quatre figures maternelles bibliques, elle est la seule qui soit morte en couches.

La maternité n'a pas seulement une signification symbolique. Issachar Ben-Ami examine la représentation de l'angoisse de la maternité dans les mythes, rituels, prières et invocations magiques juifs. Le caractère imprévisible de la fécondité humaine en fait un domaine de choix pour le contrôle surnaturel. C'était donc un sujet tout à fait approprié pour la littérature religieuse juive ancienne. Cependant, les angoisses inhérentes à la maternité ont des racines si profondes dans la vie familiale et sociale que les rabbins ne pouvaient pas puiser seulement dans les croyances canoniques, mais devaient tenir compte aussi dans leurs écrits des croyances et des pratiques non canoniques et permettre à leurs communautés d'y avoir accès.

Les défenseurs du monde lettré ne sévissent pas seulement dans les sociétés traditionnelles, mais aussi, comme le démontre Ronnie Biran, au cœur des institutions de recherche folklorique, auxquelles la littérature orale devrait avoir libre accès. Ils suivent des modèles conceptuels et non pas des doctrines religieuses, et pourtant leur raisonnement est tout aussi efficace quand il s'agit d'exclure des contes et des chants des archives de textes oraux. Le conflit entre l'idéal et la réalité a hanté la recherche folklorique depuis ses débuts, alors que Wilhelm et Jacob Grimm corrigeaient les histoires qu'ils recueillaient pour les rendre conformes à l'idée qu'ils se faisaient des récits paysans. Ronnie Biran met au jour les pratiques d'exclusion des textes à l'YIVO, l'institution centrale pour la recherche sur le folklore yiddish. La poursuite d'une authenticité imaginée a aveuglé Y. L. Cahan et l'a empêché de reconnaître dans les textes soumis par Berl Verblunsky les documents d'une véritable narration orale.

Il y a différentes façons de se représenter le folklore. La découverte des ballades judéo-espagnoles (*romansas*) a enflammé l'imagination romantique des chercheurs, surtout à cause des traits linguistiques et thématiques qu'elles conservaient de l'Espagne médiévale. Sans nier leurs qualités de conservatisme, Samuel Armistead dépouille la littérature orale judéo-espagnole de ce romantisme linguistico-folklorique et la présente comme une création dynamique soumise aux expériences historiques et linguistiques des Juifs judéo-espagnols pendant les cinq cents ans qui ont suivi leur expulsion. L'analyse fait découvrir une littérature beaucoup plus riche, plus diversifiée et stratifiée qu'on ne l'imaginait.

Le conflit entre idéal et réalité influence également de l'intérieur les images inhérentes au folklore. Tamar Alexander étudie la manière dont les Sépharades de Jérusalem concilient l'idéal et le réel dans la conception qu'ils ont de leur ville. Les lieux sacrés sont censés être des buts de pèlerinage et non des lieux d'habitation, pourtant Jérusalem est les deux à la fois. Pendant de nombreuses années, elle a été une cité sacrée, mais pour ses habitants elle a été aussi leur «chez eux». En conséquence, les récits oraux de ses citoyens sépharades sont une synthèse de souvenirs collectifs et personnels. Alors que Jérusalem est un symbole religieux unique, on peut appliquer la méthode d'analyse de Tamar Alexander à beaucoup d'autres lieux de pèlerinage dans le monde.

Joseph Chetrit s'attaque à des problèmes méthodologiques d'une autre sorte. Son article est le seul de ce numéro qui traite exclusivement du judéo-arabe. En se fondant sur des catégories de langage à la fois culturelles et ethniques, il analyse les proverbes dans la conversation des femmes. Sa méthode est une synthèse entre l'approche structurale et l'approche pragmatique des proverbes, qu'il considère comme des stratégies verbales dans le langage courant. Ils acquièrent leur pouvoir rhétorique de deux sources : l'usage traditionnel du langage et de ses métaphores, et le contexte immédiat du discours. Du point de vue méthodologique, Joseph Chetrit s'appuie essentiellement sur des auteurs français, mais les principes d'analyse de base sur lesquels se fondent les études parémiologiques aux Etats-Unis auraient été également applicables.

Dans le discours public et même scientifique en Israël, les Juifs parlant le judéo-espagnol et le judéo-arabe sont la première référence citée lorsqu'il est question du concept d'ethnicité. Alors que le terme est relativement récent, il a des racines profondes en grec ancien, où il signifie l'étranger ou l'«Autre». L'usage courant a retenu ce sens, comme l'indique

son application fréquente aux minorités et aux groupes d'immigrants. Plus spécifiquement, il s'applique non pas au groupe lui-même mais aux frontières entre les sociétés. C'est pourquoi on peut l'employer à propos de n'importe quel sous-groupe en Israël, et naturellement des Juifs dans d'autres contrées. En Europe, les Juifs étaient un groupe ethnique par excellence. Ils ont acquis toutes les caractéristiques stéréotypées d'un groupe minoritaire, et sont présents en tant que tels non seulement dans des histoires humoristiques et des légendes mais aussi, comme Veronika Görög-Karady le prouve, dans des contes merveilleux. Elle analyse des versions hongroises des Types 592, «Le Juif dans les épines», et 561, «Aladdin», qui manifestent l'hostilité historique envers les Juifs et la crainte qu'ils inspiraient. Dans la version la plus récente du premier conte, cette attitude est mitigée par un sentiment de «politiquement correct», qui fait redéfinir le récit comme une plaisanterie. Cependant une telle réinterprétation de l'attitude hongroise envers le Juif ne semble guère sincère et ne représente pas une re-conceptualisation de la position sociale des Juifs parmi les peuples d'Europe.

Idéalement, l'ethnicité juive devrait avoir disparu en Israël, mais, comme Haya Bar-Itzhak le démontre, sa ré-émergence s'effectue selon un modèle bien prévisible. Les récits d'expériences personnelles qu'elle analyse traitent des questions d'ethnicité du point de vue du groupe minoritaire. Les Israéliens «indigènes», qui ne représentent en fait eux-mêmes que la seconde ou troisième génération d'immigrants, prennent la figure d'un ennemi oppresseur, d'un monstre, qui rappelle le rôle que les peuples européens autochtones jouaient dans les légendes, proverbes et contes juifs. Une question méthodologique centrale est implicite dans l'analyse de Bar-Itzhak : le folklore est-il un mode de communication en voie de disparition ou est-il capable de renouvellement ? Dans le sillage du cent cinquantième anniversaire (en 1996) de l'invention du terme «folklore», les folkloristes américains ont été pris d'angoisse à propos du futur du folklore. Haya Bar-Itzhak montre clairement que la vie moderne et la littérature orale sont compatibles.

Tamar Katriel pousse encore plus loin l'examen de ce problème et explore la communication radiophonique. Ce faisant, elle met en question les définitions conventionnelles, jetant un doute sur la validité des critères de transmission, tradition, thème et communauté qui définissent l'essence du folklore. Elle démontre que l'introduction volontaire de sujets personnels dans le domaine public transforme un récit personnel en un récit collectif, selon les principes de la communication folklorique, utilisant des cadres de discours, formules d'ouverture et de fermeture, conventions thématiques et

normes de dialogue. La «rubrique personnelle» des ondes et la divulgation publique de problèmes intimes dans des *talk shows* deviennent un prolongement inversé de la place du village et de la table familiale. L'anonymat initial transforme l'«intime» en «public», dressant le décor pour la constitution ultérieure d'une communauté d'auditeurs.

Les *mass media* ont depuis longtemps montré un intérêt commercial pour la tradition. Très tôt, la musique traditionnelle, par exemple, a été enregistrée et commercialisée. Cependant, comme le montre Barbara Kirschenblatt-Gimblett, le passage de la performance traditionnelle à la production de masse ne pose pas simplement des problèmes techniques ni de renouveau culturel de la musique. L'émergence de la musique Klezmer à New York, en Europe et en Israël, représente une transformation historique de la sensibilité à la musique traditionnelle des Juifs et des non Juifs. «Nostalgie et cauchemar», l'expression d'Arnold Band qui exprime si bien l'esprit de la fiction de S. Y. Agnon, le prix Nobel israélien, peut traduire les sentiments que Barbara Kirschenblatt-Gimblett reconnaît dans l'attitude ambivalente des nouvelles générations envers cette musique. L'ombre de l'Holocauste plane lourdement sur le plaisir d'écouter la musique traditionnelle.

Non seulement le dernier article mais tous ceux de ce numéro attestent que l'étude du folklore juif à la fin des années quatre-vingt-dix, que dis-je, à la fin du vingtième siècle, est dominée par les deux événements les plus traumatisants de l'histoire juive de notre ère : l'Holocauste et la fondation de l'Etat d'Israël. D'une manière à la fois destructrice et constructive, les deux événements ont mis fin à la vie juive traditionnelle dans la Diaspora et ont restructuré l'attitude culturelle des Juifs envers leur tradition orale. Oral et Ecrit, les deux pôles de la tradition juive, acquièrent de nouvelles dimensions, dont certaines sont abordées dans ces articles, au moment où nous passons dans un siècle nouveau.

Dan Ben Amos
Université de Pennsylvanie

(Traduit de l'américain par Brunhilde Biebuyck et Geneviève Calame-Griaule).

CAHIERS
DE
LITTERATURE ORALE

N° 44

1998

Publications Langues'O

**Publié sous les auspices de
l'Institut national des langues et civilisations orientales**

**Diffusé par les Editions de la
Maison des Sciences de l'Homme**

**Publications Langues'O
2, rue de Lille - 75007 Paris
ISSN 0396-891 X
ISBN 2-85831-084-X**

Comité de rédaction

Directeur de publication : Geneviève CALAME-GRIAULE

Ioana ANDREESCO

Mihaela BACOU

Nicole BELMONT

Brunhilde BIEBUYCK

Marine CARRIN

Veronika GÖRÖG-KARADY

Micheline LEBARBIER

Membres Correspondants

Dan BEN AMOS, Etats-Unis

Alan DUNDES, Etats-Unis

Helio MORO MARIANTE, Brésil

Rudolph SCHENDA, Allemagne

Gerard THOMAS, Canada

Vilmos VOIGT, Hongrie

Prix de vente directe : 92 FF

Prix de vente postale* : 117 FF

Vente sur place : numéros 43 et 44 : 128 FF

Abonnement postal aux numéros 43 et 44 : 160 FF

Les chèques doivent être libellés à l'ordre de l'agent comptable de l'INALCO.

Une vente sur place a lieu, à l'INALCO, au Service de la Recherche,

tél. : 01.49.26.42.74.

adresser

manuscrits, correspondance,

ouvrages pour comptes rendus

à la rédaction des Cahiers de Littérature Orale

c/o Centre de recherche sur l'oralité

INALCO

2, rue de Lille 75343

Paris CEDEX 07

* Prix valables (sous réserve de modification des tarifs postaux) pour la France métropolitaine, l'Europe, l'Algérie, le Maroc, la Tunisie et les DOM-TOM.